



# L'HISTOIRE AUJOURD'HUI

NOUVEAUX OBJETS , NOUVELLES METHODES

CONFERENCES DEBATS DOSSIERS

**Franz BIERLAIRE**

Université de Liège

**D'Erasmus à Erasme et retour:  
l'Europe des humanistes**

Section d'Histoire  
3, pl. Cockerill, 2e ét. - 4000 LIEGE  
tél. 041/66 53 83 (secrétariat)



# ERASMUS

Texte de l'allocution présentée à l'Université de Liège le  
2 décembre 1991 à l'occasion de la réunion de l'Association des  
étudiants en histoire du Benelux.

D'Erasmus à Erasmus et retour :  
l'Europe des humanistes

---

Nomen Erasmi nunquam peribit, prophétisait dès 1516 son ami anglais John Colet. Le doyen de Saint-Paul à Londres saluait la sortie de la première édition du Nouveau Testament en grec, qui était accompagné d'une nouvelle version latine appelée à remplacer la Vulgate de saint Jérôme : "Le nom d'Erasmus ne périra jamais, mais c'est une gloire intarissable qu'il connaîtra, et, grâce à ton labeur sur la vie de Jésus, tu rendras cette gloire éternelle".

475 ans après cette prophétie, la renommée d'Erasmus demeure apparemment intacte, même si l'on est en droit de se demander pourquoi sa pensée, pourtant si actuelle, est devenue "parmi nous à ce point étrangère". Erasmus reste en effet plus célèbre que connu en dépit du nombre croissant de ses traductions et son entrée récente dans le "Livre de Poche". Pour beaucoup, il reste l'homme d'un livre, l'Eloge de la Folie, qui n'a certes pas vieilli, mais dont on ne retient le plus souvent que la première partie, celle où Erasmus se moque des hommes, oubliant la seconde, franchement paulinienne, où la Folie, abandonnant ses persiflages, se fait théologienne pour exalter la plus haute des folies, l'extase mystique. Reposant sur un énorme malentendu, le succès de l'Eloge ne s'est jamais démenti : plus de 200 éditions dans toutes les langues n'ont-elles pas vu le jour entre 1936 et 1970 ?

Homme d'un livre, alors qu'il a écrit une oeuvre aux dimensions d'une bibliothèque, Erasmus est-il encore pour la plupart autre chose qu'un nom ? Le nom d'un humaniste de la Renaissance, celui d'un Prix européen, celui d'un hôpital, celui aussi d'une Maison, qui n'était d'ailleurs pas la sienne, mais où il a effectivement séjourné, celui enfin, sous sa forme latine, d'un programme d'action de la Communauté européenne en matière de mobilité des étudiants.

Lorsque l'on m'a demandé de faire une conférence dans le cadre de cette réunion de l'Association des étudiants en histoire

du Benelux, l'emblème du programme Erasmus - le profil d'Erasmus sur un fond bleu cerclé d'étoiles - est passé devant mes yeux et une question que je ne m'étais jamais posée, tant la réponse me paraissait évidente, m'est venue à l'esprit. Pourquoi Erasmus ? Pour justifier en quelque sorte le choix des "Eurocrates", qui ont d'abord inventé un sigle, je me propose de rappeler la dimension européenne d'Erasmus et de montrer que ce que l'on appelle "l'esprit Erasmus" n'a sans doute jamais autant soufflé qu'à son époque.

Il est incontestable que la vie d'Erasmus, ce "citoyen du monde", comme il se nomme, fut celle d'un Européen, pour lequel les frontières nationales ne semblent pas avoir existé. Né dans la province de Hollande, à Rotterdam, Erasmus ne quitte le territoire des Pays-Bas qu'en 1495, date à laquelle il se rend à Paris pour y entreprendre des études de théologie. En franchissant l'Escaut, qui, depuis le Xe siècle, marque la frontière avec la France, il sort de l'Empire pour la première fois et pénètre dans un pays étranger, dont ne fait pas partie Cambrai, où il a séjourné quelque temps en qualité de secrétaire de l'évêque du lieu, dont ne fait pas partie non plus Tournahem, petite place-forte située au nord-ouest de Saint-Omer, où il fera un court séjour en 1499. Jusqu'à l'extrême fin du XVe siècle, il ne connaît que deux Etats européens : les "Pays de par-deçà" et le royaume de France. En 1499, il en découvre un troisième : l'Angleterre du roi Henri VII. Il retrouve le continent l'année suivante, partageant son temps entre la France (Paris, Orléans) et les Pays-Bas (Tournahem, Saint-Omer, Louvain). En 1505, il fait un deuxième séjour en Angleterre, avant de revenir à Paris et de prendre, via Lyon et les Alpes, le chemin de l'Italie qu'il aborde par la Savoie : Turin, où il conquiert le grade de docteur en théologie le 4 septembre 1506, a déjà remplacé Chambéry comme capitale de l'Etat savoyard mais est encore loin d'avoir choisi sa destinée italienne. L'Italie que découvre Erasmus est un champ de bataille en même temps qu'une mosaïque d'Etats : le duché de Milan, les Etats de l'Eglise du belliqueux Jules II, la République de Florence, celle de Venise, le duché de Ferrare, le royaume de Naples, pour n'en citer que quelques-uns. C'est à

Bologne, à Venise et finalement à Rome qu'Erasmus fait les séjours les plus longs, mais il visite également Milan, Pavie, Florence, Padoue, Ferrare, Sienne et même Naples.

En 1509, Erasmus est rappelé en Angleterre, où Henri VIII vient de monter sur le trône. Il y séjournera presque sans interruption jusqu'en 1514, s'autorisant seulement un bref aller et retour à Paris, pour surveiller l'impression de l'Eloge de la Folie. Le 8 juillet 1514, il est la forteresse de Ham, près de Calais, en terre anglaise encore, mais en marche vers Louvain, d'où il compte prendre la route de Bâle, une route qui lui donne l'occasion de traverser pour la première fois un cinquième pays, la Principauté de Liège, et de faire, en août 1514, la connaissance de notre bonne ville. Le même mois, après avoir remonté le Rhin, il est à Bâle, cité épiscopale entrée dans la Confédération depuis 1501.

Vers le milieu du mois de mars 1515, il reprend le chemin de l'Angleterre par l'Allemagne et les Pays-Bas. Arrivé à Londres au début de mai, il repart en sens inverse dès la fin du mois, passant notamment par Bruges, Anvers, Malines, Cologne, Mayence, Spire et Strasbourg. De juillet 1515 à mai 1516, il réside à Bâle. Nommé conseiller de Charles, duc de Brabant, il revient dans les Pays-Bas avant la fin du mois de mai 1516. Après un court voyage en Angleterre, il fixe sa résidence à Bruxelles, devenant alors véritablement un homo Brabantus, en dépit d'une nouvelle visite en Angleterre (avril-juin 1517), d'un séjour de quelques mois à Bâle (mai-septembre 1518) et d'un voyage sur les bords du Rhin (Aix et Cologne, octobre-novembre 1520), pour assister au couronnement de l'Empereur.

Pendant son long séjour dans les Pays-Bas, Erasmus vit surtout à Louvain, mais on le retrouve souvent à Anvers, chez son ami Pierre Gilles, et il s'autorise de nombreux déplacements à Bruges, à Gand, à Malines, à Bruxelles. On sait aussi que, de la fin mai à la mi-octobre 1521, il choisit comme lieu de résidence une maison d'Anderlecht, qui est toujours debout aujourd'hui.

A la fin de l'année 1521, Erasmus s'installe à Bâle, une ville que, jusqu'à son départ pour Fribourg-en-Brisgau en avril 1529, il ne quittera qu'à deux reprises : à l'automne 1522, il est à

Constance; en avril 1524, il visite Porrentruy dans le Jura, où réside l'évêque de Bâle, et Besançon, ville de l'Empire, comme Fribourg-en-Brisgau, où il restera six années, jusqu'en juin 1535. Il vivra sa dernière année à Bâle, où il est enterré dans la cathédrale.

Erasme a donc sillonné l'Europe occidentale, séjourné longuement dans plusieurs pays de la Communauté. Si l'on considère qu'il a commencé ses études secondaires à Deventer en Overijssel, qu'il les a terminées à Bois-le-Duc dans le Brabant septentrional, qu'il a entamé ses études universitaires à Paris, qu'il les a poursuivies à Louvain et qu'il les a achevées à Turin, on peut dire qu'Erasme a eu une "éducation européenne". Par ailleurs, il a séjourné dans plusieurs autres villes universitaires célèbres : Orléans, Bologne, Padoue, Cambridge, où il a même enseigné. Qui dit mieux ? Aucun étudiant d'aujourd'hui assurément, mais sans doute bon nombre de ces humanistes du XVI<sup>e</sup> siècle qui n'en avaient jamais fini avec leurs chères études, et qui allaient les poursuivre, comme Erasme, là où il y avait des maîtres réputés, des livres en grand nombre et des moyens de subsistance, c'est-à-dire souvent des étudiants débutants à encadrer, des personnages influents cherchant des collaborateurs.

Ce n'est pas en touriste qu'Erasme parcourt l'Europe, mais en chercheur. Ses voyages sont d'étude, non d'agrément. S'il se rend en Italie, c'est Graecitatis potissimum causa, pas pour perdre son temps à découvrir Florence ! Ses nombreux déplacements sont rarement gratuits : tantôt il est en quête d'un mécène ou à la recherche d'un livre indispensable, tantôt il veut être au marbre, quand sortira la première épreuve d'un livre... Parfois, il est en service commandé : il doit suivre celui dont il est le conseiller appointé, le duc de Brabant bientôt Empereur.

Une vie comme celle-là ne peut être qu'une vie de rencontres. Dès son arrivée à Paris en 1495, le carnet d'adresses d'Erasme ne va pas cesser de s'enrichir de noms ... latins certes, mais de personnes de toutes les nationalités : des compatriotes et des Français bien sûr, mais aussi des Italiens, des Allemands et des Anglais. Son meilleur ami à Paris est Fausto

Andrelini de Forlì, ses premiers élèves particuliers sont deux jeunes gens originaires de Lübeck et un Lord anglais qui lui fera découvrir l'Angleterre en 1499. Partout où il va, Erasme ne passe pas inaperçu, il noue des contacts, il se fait des relations, des amis; il fait impression sur ses interlocuteurs, et, surtout après ses premières publications, sa réputation ne va pas cesser de croître. En veut-on deux signes ? Dès 1502, Adrien d'Utrecht, professeur à l'Université et futur pape, lui propose de donner des leçons publiques à Louvain et, le 6 janvier 1504, le jeune humaniste lit à Philippe le Beau un discours de circonstance en latin devant les Etats de Brabant, qui lui vaudra la reconnaissance de sa valeur et le début de sa célébrité aux Pays-Bas. Erasme n'a pas encore publié ni son Manuel du soldat du Christ, ni aucun de ses travaux sur la Bible ou sur les Pères de l'Eglise; il ne sait même pas qu'il écrira un jour l'Eloge de la Folie, cet ouvrage qui assurera sa gloire : le premier voyage d'Erasme à Bâle, via Strasbourg, en août 1514, est triomphal, et c'est vers cette époque que commencent à fleurir dans la correspondance qu'il reçoit des formules comme "lumière des belles-lettres" ou "Socrates Germanus", qui se multiplieront encore après la publication du Nouveau Testament : en 1516-1517, Erasme est au sommet !

Si les voyages ont permis à Erasme de tisser dans tous les pays européens traversés un réseau serré de relations et bientôt de correspondants, le moindre de ses livres va bénéficier d'une audience telle que c'est toute l'Europe intellectuelle bientôt qui va devenir erasmienne, voire érasmosphile, quand ce ne sera pas érasmolâtre. De toute l'Europe, en effet, convergent vers lui les témoignages de respect, d'admiration ou d'affection de lecteurs qui attendent ses livres avec impatience, les dévorent avidement et font allégeance au prince des lettres qu'il est, un prince qui règne par le livre.

De Francfort-sur-le-Main et de Lyon, les ouvrages d'Erasme sont diffusés aux quatre coins de l'Europe, où ils sont réédités par les imprimeurs locaux. A cette époque, tout imprimeur qui entre en possession d'un ouvrage d'Erasme, dans une foire du livre ou grâce à la bienveillance de quelque lecteur, peut en

donner sa propre édition, sans même se soucier du copyright, et il arrive fréquemment qu'une édition bâloise originale soit piratée dans plusieurs villes dans les mois qui suivent sa sortie ! Si Erasme bénéficie de tirages exceptionnels pour l'époque (plusieurs milliers d'exemplaires), c'est la multiplication des éditions pirates qui lui permet de toucher un nombre considérable de lecteurs. Auteur à succès, dont l'esthétique est essentiellement tournée vers la communication, Erasme possède d'incontestables dons médiatiques. Il sait tenir le lecteur en haleine par des éditions sans cesse corrigées et souvent augmentées; il s'adresse directement à lui dans des préfaces; il munit ses livres de dédicaces à des personnages influents qui lui servent de garants, mais dont il espère aussi quelque argent en témoignage de reconnaissance. En un mot, il soigne sa publicité et il assure ses arrières. Sa correspondance fourmille littéralement d'épîtres dédicatoires aux papes successifs, aux grands dignitaires de l'Eglise, à tous les princes du temps. Quoi qu'il dise, il ne fait pas toujours appel en vain à la générosité de ses prestigieux destinataires. Heureusement, d'ailleurs, puisque les droits d'auteur n'existaient pas à cette époque ! Expert dans l'art de frapper à la bonne porte, Erasme sait toutefois garder son franc parler : dédiant son édition de saint Jean Chrysostome au roi Jean III de Portugal, il n'hésite pas à s'en prendre au monopole portugais du commerce des épices !... Et lorsqu'il dédie ses Paraphrases des Evangiles aux quatre plus grands princes de son temps, c'est pour prêcher la concorde en leur rappelant que le christianisme est une religion d'amour et de paix. S'il flatte volontiers les puissants et se glorifie à l'occasion de leur appui, il lui arrive aussi d'associer à un de ses livres le nom d'un de ses plus humbles admirateurs : celui d'un modeste curé de paroisse ou celui d'un agent des douanes, rencontré par hasard sur les bords du Rhin. Pour lire Erasme, il suffit de savoir le latin, ou d'attendre qu'il "parle en langue vulgaire", ce qui, dans certains pays comme l'Espagne, arrivera très tôt; les femmes, notamment, seront les premières bénéficiaires de ce que l'on a appelé "l'invasion érasmienne". Faut-il ajouter qu'Erasme touche le public dès le berceau, puisqu'il est l'auteur de

nombreux manuels, dont l'utilisation va se généraliser dans les écoles dès son vivant. Et comme ces manuels sont souvent autre chose que des livres scolaires, qu'ils visent à l'édification des enfants et des adolescents autant qu'à leur instruction, qu'ils mêlent l'utile à l'agréable, ce sont des disciples d'Erasmus, imbus de ses idées, qui entrent à l'Université. Si la Renaissance fut une révolution culturelle, c'est notamment parce que les humanistes, pédagogues par essence, s'attachèrent d'abord à rénover l'école, à prendre en mains, à façonner les jeunes générations. La dimension européenne d'Erasmus s'explique également par la fascination – le mot est d'un de ses adversaires – qu'il exerçait sur ses jeunes lecteurs !

Cette fascination poussait bon nombre d'entre eux à lui écrire, voire même à lui rendre visite. Recevoir une réponse d'Erasmus, avec ses félicitations pour la qualité du style, quel honneur et surtout quel sésame ! Quel sésame aussi qu'un petit mot flatteur au bas d'une lettre que le jeune admirateur qui était parvenu à être reçu par Erasmus acceptait d'aller remettre à quelque correspondant illustre. Les lettres d'Erasmus fourmillent de recommandations de ce genre, mais c'est à un document extraordinaire sur la vie vagabonde des étudiants pauvres du XVI<sup>e</sup> siècle, l'Autobiographie de Thomas Platter, que j'emprunterai ma citation. Pour payer ses études à Bâle, Thomas Platter est obligé de travailler comme apprenti chez un cordier : "Je travaillais à m'en faire couler la sueur souvent, quand nous faisons de grands câbles ou d'autres cordages. Alors le maître se moquait de moi et disait : "Si j'avais autant étudié que toi et si j'avais un tel amour pour l'étude, je voudrais que le diable emporte le métier de cordier", car il voyait bien que j'avais un amour particulier pour les livres." Une fois, Thomas fut surpris à lire en travaillant : "Le maître, raconte-t-il, se montra alors sous son plus vilain jour, il jura : "Palsambleu ! sois maudit ! Curailon que tu es ! Si tu veux étudier, étudie, ou sinon, fais ton métier ! Ne te suffit-il pas que je te permette d'étudier la nuit et les jours de fête ? Mais il faut encore que tu lises en tordant le chanvre ! [...] Peu à peu, poursuit Thomas, je fis connaissance avec plusieurs étudiants, en particulier avec les

élèves du maître Beatus Rhenanus. Ceux-là et d'autres venaient souvent devant la boutique et ils me conseillaient d'abandonner le métier de cordier; ils voulaient me présenter à leur maître pour qu'il me fasse avancer par l'intermédiaire de Messire Erasme de Rotterdam qui me recommanderait à un évêque ou à quelqu'un d'autre [...]. Le très célèbre Messire Erasme s'offrit à m'être utile comme les élèves me l'avaient prédit. Mais, moi, je voulais continuer ainsi avec grand' peine, grand travail, gelant l'hiver, mal nourri et insuffisamment (car le patron était un Souabe malhonnête; il achetait du fromage qui sentait si terriblement mauvais que personne ne voulait le manger et que sa femme devait se boucher le nez. Elle me disait de le jeter, quand le maître ne serait pas à la maison). Ma vie était très rude et mauvaise". Thomas Platter appartient à cette catégorie d'étudiants itinérants, ou, mieux, errants (vagantes), redoutés au XVI<sup>e</sup> siècle pour leurs vols et leurs rapines, car ils constituent de petites troupes allant de ville en ville suivre les cours d'écoles renommées ou de maîtres célèbres. Il réussira, sans recourir à l'aide d'Erasme, qui lui était pourtant acquise, et dont bénéficièrent bon nombre de ses jeunes contemporains.

Erasme, en effet, surtout à partir du moment où il s'installe dans ses meubles, mais même avant, vit entouré en permanence de plusieurs jeunes gens qui sont à la fois ses élèves et ses serviteurs. Au début de la carrière d'Erasme, ces adolescents bénéficiaient de leçons particulières; à partir du milieu des années 1510, ils apprennent sans doute davantage sur le tas, en écoutant les conseils du maître, en l'aidant dans ses travaux, en recopiant ses textes et ses lettres, en lui faisant la lecture. Ces famuli, membres temporaires de la familia d'Erasme, côtoient les pensionnaires, souvent plus fortunés, qu'Erasme accueille également volontiers : hôtes payants du maître, ces convictores remplissent avec une apparente allégresse les mêmes tâches que les serviteurs rétribués; ils sont eux aussi les assistants d'Erasme, ses domestiques, ses messagers...

L'activité débordante d'Erasme, l'extraordinaire productivité dont il fait preuve, ne s'expliqueraient pas sans la familia, cette "infrastructure" toujours présente, toujours ouverte, puisque les

élèves-serviteurs en mission libèrent temporairement des places, sans cesse renouvelée, puisque la plupart des membres de la familia, utilisant leur séjour auprès d'Erasme comme un tremplin, s'en vont bientôt chercher fortune ailleurs, le plus souvent avec la bénédiction et les lettres de recommandation du maître. Et l'on vient de très loin pour avoir l'honneur de servir quelqu'un dont le seul nom vous ouvrira ensuite toutes les portes. Le Gantois Félix Coninx en sait quelque chose, lui qui jouit pendant plusieurs mois de l'hospitalité du duc Jean de Saxe, reçut de lui un cheval de prix et quarante pièces d'or, rien qu'en se donnant comme famulus et ami intime d'Erasme. Ce petit malin finira sa vie comme bibliothécaire du duc de Prusse. Son ami Frans van der Dilft, après de nombreuses missions pour Erasme à la Cour de Charles Quint, deviendra l'ambassadeur de l'Empereur à Londres. Plutôt que de multiplier les exemples, on citera le témoignage de Martin Dabrowski : "Auparavant, quand je revenais chez moi, écrit-il, c'est à peine si ma mère seule me reconnaissait. Maintenant, je rentre sous les applaudissements de tous, même de gens que je ne connais pas; je suis accueilli avec tous les honneurs, à tel point que j'ai l'impression de n'être jamais revenu dans ma patrie, avant de rentrer de chez Erasme. A mon retour d'un séjour auprès de ce dernier, en effet, je semble de ce fait honorable, doué d'une vertu particulière et, s'il plaît aux dieux, savant même à toutes ces personnes, qui me montrent du doigt en disant : "le voilà, le pensionnaire d'Erasme"."

Ce Polonais, qui après un séjour auprès d'Erasme, s'en ira étudier à Louvain puis à Padoue, exercera ensuite de hautes fonctions ecclésiastiques dans sa ville natale de Poznan. Quant à son compagnon de voyage, Andrzej Zebrzydowski, il devint évêque de Cracovie et chancelier de l'Université, et il fit graver sur sa tombe, dans sa cathédrale, la formule magni illius Erasmi Rotherodami discipulus et auditor.

Villes universitaires, Louvain, Bâle ou Fribourg - en - Brisgau attiraient les étudiants. Quand Erasme y séjourne, ces villes constituent des lieux de passage obligé, où l'on vient chercher sinon ses premières "unités capitalisables", du moins

des conseils d'orientation et souvent mieux qu'une bourse : "Ta dernière lettre au professeur Conrad Goclenius m'a été des plus utiles, écrit de Louvain Martin Dabrowski. J'ai pu apprécier le poids de ta recommandation : en ton nom, en effet, il m'a reçu avec une extrême gentillesse, il m'a témoigné tant de bienveillance et il m'a rendu tant de services que, si j'avais été son propre fils, il n'aurait pu en faire davantage. S'il ne m'était pas venu en aide, il n'aurait pas fallu longtemps pour que je doive regagner l'Allemagne, non sans avoir perdu et mon temps et mon argent. Personne, en effet, n'aurait osé accueillir un étranger dans sa maison, sans doute parce que certaines personnes ont été si souvent trompées par la perfidie de leurs semblables. Mais lui, par son autorité, a fait en sorte que je sois admis chez n'importe quel citoyen honnête, où j'ai devant moi une table bien garnie et un lit moelleux. Tous ces agréments, je les dois à la recommandation que trop aimablement, - car je l'ai lue, - tu as insérée au début de cette fameuse lettre : merci, merci mille fois."

Pour comprendre à quel point la maison d'Erasmus constitue un pôle d'attraction en même temps qu'un lieu de dispersion, et comme le coeur d'une Europe de la culture qui s'étend du Portugal à la Pologne, de l'Ecosse à la Transsylvanie, il suffit, - si j'ose dire, - de lire sa correspondance en faisant attention aux lieux d'expédition des lettres de ses correspondants. Cet extraordinaire carnet d'adresses lui permet de faire office de bureau de placement, de tisser un formidable réseau culturel et idéologique, mais aussi d'être au courant de tout ce qui se passe en Europe. Si les voyages forment la jeunesse, Erasmus, lui, n'a pas besoin d'aller se promener sur les bords de l'Elbe pour recueillir des renseignements sur les sectes de Bohême, ni d'entreprendre un long et périlleux voyage en Scandinavie pour s'informer sur la religion des Lapons : il a sur place un "correspondant particulier", quand ce n'est pas un envoyé spécial. Il y a toujours un reporter, dans l'Europe cosmopolite de la Renaissance, cette Europe du savoir et de la culture qui ignore les frontières nationales, comme en témoignent les itinéraires que je

vais évoquer pour conclure, et qui furent ceux de six ressortissants, comme on dit aujourd'hui, de pays de la Communauté.

Le Néerlandais retenu est un authentique citoyen du Benelux. Originaire de Zélande, Jan Becker s'inscrit à Louvain en 1495. Il obtient une maîtrise ès arts, s'oriente vers l'étude de la théologie, avant de bifurquer en 1502 vers l'enseignement de la philosophie. Il quitte bientôt l'université pour s'occuper de l'éducation de jeunes nobles fortunés, dont un d'origine luxembourgeoise, qu'il suivra dans tous ses déplacements entre Arlon et Luxembourg. En 1517, il retourne à Louvain, où Erasme s'efforce de lui faire obtenir la première chaire de latin du Collège des trois langues récemment créé. Becker déclinera l'offre pour retourner en Zélande comme précepteur, et c'est encore en cette qualité qu'il reviendra à Louvain en 1525... Les maîtres, eux aussi, sont itinérants et il leur arrive de préférer exercer leurs talents dans l'enseignement privé plutôt que dans une institution, si prestigieuse soit-elle. Car le Collège trilingue, ouvert grâce à la générosité de Jérôme de Busleyden, était ce qui se faisait de mieux à l'époque, et cet institut pluridisciplinaire n'allait pas tarder à attirer des quatre coins de l'Europe des élèves avides de recevoir un enseignement humaniste de haut niveau dispensé par des spécialistes des trois langues sacrées. Les élèves particuliers de Becker appartenaient à la famille Busleyden : il est vraisemblable que le mécène payait mieux le précepteur à domicile de ses neveux que les professeurs d'un collège qui venait d'ouvrir ses portes. On notera que les premiers professeurs du Collège de France n'étaient pas mieux lotis que ceux du Collège de Louvain, si l'on en croit l'autoportrait esquissé par l'un d'eux : visage blême, cheveux hirsutes, yeux hagards dans des orbites creuses, toge en haillons, pas de chaussures à se mettre aux pieds, couvert de dettes, suant sans cesse sur de vains travaux, méprisé et raillé par tous ...

Quoi que l'on puisse en penser, il n'est guère difficile de trouver un Grec parmi les relations d'Erasme : il suffit de prendre comme lui la route de Venise. Celui que j'ai épinglé, Marcus Musurus, né en Crète, alors tenue par Venise, bien

après la chute de Constantinople, arrive très jeune en Italie et, en 1486, choisit Florence pour se perfectionner ... en grec au contact d'autres exilés. Après un retour dans son île, il devient à Venise le collaborateur de l'imprimeur Aldo Manuzio, qu'il aidera jusqu'à sa mort en 1517 à éditer et à traduire des textes grecs, ce qui ne l'empêchera pas de devenir le précepteur du prince de Carpi et le conservateur de sa bibliothèque, puis professeur de grec à l'Université de Padoue, de 1503 à 1508. Revenu à Venise, il y donnera des leçons publiques et des leçons privées de grec, notamment à Erasme, qui bénéficiera également de son aide pour l'édition des Adages. Musurus deviendra conservateur de la collection de manuscrits grecs du cardinal Bessarion, c'est-à-dire du fonds ancien de la bibliothèque marcienne de Venise. Il mourra à Rome, enseignant toujours le grec, alors qu'il avait été fait archevêque en Grèce et évêque en Crète par le pape Léon X. Considéré comme le meilleur professeur de grec de son temps, il a formé plusieurs générations d'hellénistes, à une époque où le grec ne pouvait pas encore s'apprendre dans les livres.

Un de ses élèves les plus illustres fut Girolamo Aleandro, originaire du Frioul, et si précoce qu'il donna sa première leçon publique à l'âge de 15 ans. Devant l'impossibilité de trouver alors un professeur de grec, il se mit à l'hébreu sous la direction d'un juif expulsé d'Espagne et il fit de tels progrès qu'en 1499-1500, à Venise, il enseignait l'hébreu à l'archevêque de Nicosie, tout en commentant Cicéron devant un auditoire de jeunes nobles. La mort de son père l'obligea à entrer au service du légat pontifical à Venise, comme secrétaire, puis comme messager auprès du roi de Hongrie. A son retour, son entrée dans l'entourage du cardinal Grimani allait accélérer son ascension. Il continue toutefois à s'occuper de l'éducation de jeunes patriciens qu'il accompagne à Padoue, en profitant pour obtenir son doctorat en théologie et pour suivre les cours de Musurus. Comme ce dernier, il collabore avec Aldo Manuzio chez qui il fait la connaissance d'Erasme. Au printemps 1508, il quitte Venise pour Paris, où il noue des contacts avec Guillaume Budé, donne des leçons privées de grec, puis, dès l'automne 1509, des cours

publics sur Plutarque. L'épidémie de peste qui l'oblige peu après à se réfugier à Orléans n'interrompt pas ses activités de professeur. De retour à Paris, où il poursuit aussi une activité éditoriale intense, son ascension dans la carrière académique est irrésistible : le 18 mars 1513, il est élu recteur de l'Université. Cette distinction ne lui procurant pas la sécurité escomptée, il entre quelques mois plus tard au service de l'évêque de Paris, puis en 1514, à celui de l'évêque de Liège, Erard de la Marck, dont il devient le chancelier. Envoyé en mission à Rome en mars 1516, il y passera, en décembre 1517, au service du cardinal Jules de Médicis et deviendra conservateur de la Bibliothèque Vaticane en juillet 1519. En été 1520, il retrace les Alpes, emportant avec lui le bulle Exsurge Domine excommuniant Luther; il assiste à la Diète de Worms, accompagne ensuite l'Empereur dans les Pays-Bas, puis le précède en Espagne, où il rencontrera le futur pape Adrien VI. En septembre 1523, son premier protecteur romain succède à ce dernier sous le nom de Clément VII: Aléandre reçoit l'archevêché de Brindisi dès octobre 1524 et est envoyé comme nonce à la Cour de France qu'il rejoint près de Pavie peu avant la bataille. Plus tard, il sera également nonce dans les Pays-Bas, puis à Venise. Il mourra cardinal en 1542.

Avec Barthélemy Latomus, ou Masson, né à Arlon vers 1498, nous quittons les hautes sphères de la diplomatie pontificale et de la Curie romaine. Après avoir étudié à Trèves, Latomus s'inscrit à l'Université de Fribourg - en - Brisgau le 10 mars 1516 et il devient maître ès arts le 31 octobre 1517. Il étudie ensuite le droit sous la direction de Zasius, l'un des plus grands juristes du temps. Lecteur à la Faculté des Arts, il s'occupe en outre d'une maison d'étudiants. Au cours de l'été 1522, ce "Trévire" s'en va poursuivre ses études à Trèves, où il donne des leçons particulières et bénéficie de la protection de l'archevêque. En août 1526, avec ses étudiants, il s'inscrit à l'Université de Cologne et y donne des leçons sur Tite-Live et sur Cicéron. Quatre ans plus tard, c'est à Louvain qu'il s'inscrit, profitant de son séjour pour fréquenter aussi le Collège des trois langues. En juillet 1531, il est nommé lecteur au Collège de Sainte-Barbe à Paris et bientôt appelé au Collège

royal, où il prononce sa leçon inaugurale, qui est conservée, le 1er novembre 1534. A l'automne de 1539, il part pour l'Italie aux frais du roi de France et, quelques mois plus tard, il obtient à Bologne son doctorat en droit. En 1542, il résigne sa charge parisienne pour entrer au service du nouvel archevêque de Trèves, son ancien élève. En 1548, le conseiller de Trèves devient assesseur au Reichskammergericht à Spire; il abandonnera ce poste de juriste attaché à un tribunal chargé de régler les litiges fiscaux pour revenir à Trèves. Il meurt en 1570, après avoir joué un rôle important dans plusieurs diètes ou colloques religieux.

Nos deux derniers Européens du XVIe siècle sont des émigrés. L'un, Jean-Louis Vivès, est un Espagnol, fils de juifs contraints à embrasser la foi catholique, qui a choisi les Pays-Bas comme nouvelle patrie. "J'appelle patrie la Flandre et le Brabant, dit-il, c'est la patrie que j'ai adoptée de ma propre volonté". L'autre, Damião de Goes, est un de ces Portugais qui ont contribué au XVIe siècle au développement de la ville d'Anvers, qui était alors la plus cosmopolite et la plus ouverte sans doute des villes des Pays-Bas. Cet immigré était à ce point intégré qu'à son retour au Portugal, il fut considéré comme plus ou moins étranger en sa patrie, où on l'appelait "le gentilhomme flamand".

Né à Valence en 1492, Vivès est étudiant à Paris dès l'âge de 17 ans. En 1512, il gagne Bruges, où vit une importante colonie espagnole. Cette ville flamande va devenir sa résidence permanente et le centre de ses activités de professeur privé, un professeur éminent, qui va être nommé en 1517 précepteur du jeune Guillaume II de Croy, cardinal et évêque de Cambrai et bientôt archevêque de Tolède, qu'il accompagne à Louvain pour ses études. A Louvain, bien qu'il ne possède aucun diplôme, Vivès donne quelques leçons publiques. Après la mort accidentelle de son prestigieux élève, il poursuit son enseignement en dépit des tracasseries ou de la bêtise des autorités académiques : "J'ai voulu pour ma propre satisfaction commenter ici en public le Sommium Scipionis et j'ai demandé l'autorisation de mon supérieur; je ne cite pas son nom; c'est un homme bien lourd.

Dès que le Recteur et quelques autres délégués entendirent le mot "songe", ils se mirent à rire; car ils étaient, je crois, remplis d'une grande joie en entendant parler de "songe", ce qui évoquait les délices dans lesquels ils se plongent avec tant de volupté. Alors, ils m'ordonnèrent de me présenter devant la Faculté dont relève le livre à commenter. Hier, quand cette sainte Assemblée s'est réunie, un jeune a fait rapport devant les vénérables Anciens sur "la Faculté du Songe" et cette journée a été entièrement consacrée à divers avis et débats sur le point de savoir de quelle Faculté relève le songe. Celui à qui de telles choses arrivent ne risque-t-il pas d'en devenir fou et celui qui les contemple n'en rirait-il pas ? Crois-moi : il y a ample matière à rire en cette école." Vivès a déjà beaucoup d'amis dans les Pays-Bas, - Erasme est du nombre, - et aussi en Angleterre, en particulier Thomas More avec lequel il s'est lié d'amitié. Aussi cherche-t-il à se faire remarquer du roi Henri VIII. Renonçant à la chaire qui lui était proposée à l'Université d'Alcala, il finira par aller tenter sa chance de l'autre côté du Channel, où il devient professeur de grec à Oxford et précepteur de la jeune princesse Mary. Après avoir pendant cinq années partagé son temps entre Bruges et l'Angleterre, il reviendra s'établir dans sa ville, le climat anglais ne convenant plus à un Espagnol prenant le parti de la Reine Catherine d'Aragon, sa compatriote, dans l'affaire du divorce. Il meurt en 1540, laissant une oeuvre qui fait de lui un des plus grands humanistes du XVIIe siècle.

La vie de Damião de Goes est beaucoup plus mouvementée. Il n'a guère plus de 20 ans lorsqu'il débarque à Anvers en 1523 pour devenir le collaborateur du facteur royal, puis le premier secrétaire de la factorerie des Flandres. D'origine noble, il avait été page à la cour du roi Manuel Ier dès l'âge de 9 ans. Pendant plusieurs années, sa vie va être celle d'un haut responsable du commerce extérieur portugais et, à ce titre, il va entreprendre de nombreuses et lointaines missions diplomatiques. En Angleterre, sur les bords de la Baltique, en Lithuanie, en Pologne, au Danemark, en Allemagne où, de passage à Wittenberg, en 1531, il entend un sermon de Luther et est reçu à dîner chez le réformateur. De retour aux Pays-Bas, il change complètement

d'existence, puisqu'il s'inscrit à l'Université de Louvain, dont il était capable de suivre les cours puisqu'après son premier voyage dans les pays nordiques, il s'était mis au latin avec l'ancien secrétaire communal d'Anvers, son ami Cornelius Grapheus. Au printemps 1533, il se présente chez Erasme à Bâle, revient dans les Pays-Bas, est rappelé au Portugal pour y devenir Trésorier de la Chambre des Indes, mais demande bientôt à être relevé de ses fonctions. Il revient dans les Pays-Bas pour y reprendre ses études (il a maintenant la trentaine) et on le retrouve à Bâle où il est l'hôte d'Erasme, en avril 1534. Il quittera la familia pour aller continuer ses études à Padoue. En 1538, il revient s'établir à Louvain où il fréquente de nouveau l'Université et où il se marie avec une Hollandaise. Quand, en 1542, Louvain sera assiégée par les Français, il sera l'un des organisateurs de la résistance: gardé comme otage, il restera prisonnier pendant quatorze mois et sera obligé de payer une rançon qui ne lui sera même pas remboursée par l'Université. Rappelé au Portugal par le roi Jean III, il devient en 1545 conservateur des archives royales et chroniqueur des derniers règnes. En 1572, il sera cité devant l'Inquisition par un Jésuite qui avait été son compagnon d'études à Padoue et à qui il avait raconté ses contacts avec les hérétiques. Condamné à la prison perpétuelle pour des contacts vieux de plus de quarante ans, il mourra moins de deux ans après le début de sa réclusion...

Outre qu'ils permettent de toucher du doigt les grands problèmes du temps, que retenir de ces itinéraires ? D'abord, me semble-t-il, l'extraordinaire mobilité de tous ces hommes de culture à l'intérieur de l'espace européen, tant dans leurs années de jeunesse que dans leur âge mûr, tout au long de leurs années de formation comme dans leur carrière professionnelle. A des degrés divers, ils sont tous des humanistes, des amoureux des lettres et de l'étude, restant des studiosi, - j'ai envie de dire des chercheurs, lors même qu'ils ont cessé d'avoir l'âge de fréquenter l'Université, encore qu'il ne semble pas avoir pour eux d'âge limite pour s'inscrire aux cours, soit comme étudiant attardé d'une Université, sinon du 3e âge, du moins du 2e, soit comme compagnon d'études de leurs jeunes élèves particuliers. A

Rome déjà, le paedagogus restait constamment aux côtés de son jeune maître.

Pour apprendre, ces hommes et ces jeunes gens courent donc l'Europe, toujours à la recherche d'un nouvel enseignement, d'un meilleur maître, d'une école plus prestigieuse, souvent aussi en quête de moyens de subsistance décents. Si Damião de Goes, qui était loin d'être dans le besoin, semble parfois céder au désir de voir du pays et de rencontrer des gens intéressants, Jérôme Aléandre, de son arrivée à Paris à son installation à Rome, est mû surtout par le souvenir de ses années difficiles et l'appât du gain. Quelles autres raisons pourraient l'avoir poussé à renoncer à une chaire parisienne prestigieuse pour devenir le secrétaire de l'évêque de Paris puis le chancelier du prince-évêque d'un petit Etat voisin de la France ? Il est "l'agrégé sachant écrire" à qui l'on fait un pont d'or et qui, son journal de voyage en témoigne, gère parcimonieusement sa fortune naissante.

Ce qui frappe également, dans toutes ces biographies, c'est que ces hommes ne s'installent que très rarement dans un lieu, dans un état, dans une profession. Sont-ils instables ? Disponibles plutôt, ouverts à toutes les propositions intéressantes, à toutes les expériences nouvelles. Ils renoncent à un emploi stable dans une ville pour aller poursuivre leur formation dans une autre ou pour y faire autre chose, passant allègrement du public au privé, comme on dit aujourd'hui, ou du privé au public; ils changent souvent d'orientation et n'hésitent pas à reprendre sur le tard des études longtemps abandonnées. Il y a chez eux une soif de savoir et le désir d'apprendre ailleurs que dans les livres, par le contact direct, par le dialogue : "J'ai toujours pensé, chers auditeurs, dit Barthélemy Latomus à ses élèves du Collège de France, que la vraie science n'est pas uniquement livresque, mais qu'elle s'acquiert par l'usage et l'expérience des choses. Aussi n'ai-je jamais regardé comme vrais sages ceux qui, après avoir été formés aux études littéraires, se targuent de leur érudition mais plutôt ceux que l'expérience a instruits et qui ont joué un rôle sur le théâtre de la vie et ont observé la diversité des moeurs humaines et les exemples fournis par

l'existence. Cette pensée ne me quittait plus et j'étais d'avis qu'un homme studieux et ouvert ne devait rien négliger qui pût contribuer à approfondir ses connaissances et étendre son champ d'investigation; je compris que je ne pouvais vieillir dans l'oisiveté et mourir sous un toit, mais que je devais m'évader de ma retraite trop sombre et trop étroite et me mettre en route vers la contrée où les paysages sont les plus enchanteurs". Et Latomus de raconter le long voyage fait en Italie pendant son année sabbatique et d'expliquer qu'à Bologne, notamment, il a suivi les cours d'un éminent juriste, ceux d'un célèbre médecin et entendu des leçons sur le De oratore de Cicéron. On n'en demande pas tant aux étudiants d'aujourd'hui, et l'on n'attend pas d'eux qu'ils fassent le tour des universités européennes, qui sont d'ailleurs bien plus nombreuses aujourd'hui que du temps de Latomus, où la seule université belge était celle de Louvain, très soucieuse de conserver le monopole de l'enseignement supérieur dans les Pays-Bas, au point qu'en 1525, elle obtint de la gouvernante qu'elle fit fermer, quatre mois après son ouverture, la petite Université de Tournai, qui constituait pourtant "une bonne place pour y avoir escoliers estudians des pays voisins en plusieurs facultez tant de théologie que de juriste et médecine", dit le promoteur, comme pour nous rappeler qu'une Université, à son époque, a vocation d'attirer les étrangers et non d'éviter aux autochtones de s'expatrier en leur permettant d'étudier dans leur jardin ! La création de Tournai n'a rien à voir avec l'essaimage pratiqué en Belgique dans les années soixante ! Au XVI<sup>e</sup> siècle, pourtant, en particulier dans notre pays, il suffisait souvent de franchir quelques kilomètres pour se retrouver à l'étranger. Si une autre Université finit par ouvrir ses portes dans les Pays-Bas, ce fut pour des raisons linguistiques et religieuses : Louvain était catholique, mais flamande, et il fallait éviter que les Wallons continuent d'aller étudier en France et en Allemagne, dans des Universités plus ou moins acquises à la Réforme. Ainsi naquit, en 1559, l'Université de Douai, qui fut supprimée en 1793.

Il vient d'être question du problème des langues. Eternel problème, beaucoup moins crucial au XVI<sup>e</sup> siècle que de nos

jours, puisque, quelle que soit la langue du pays d'accueil de nos étudiants, tous les cours sont dispensés en latin. L'existence d'une langue académique internationale contribue évidemment beaucoup à la mobilité des étudiants. Et cette langue n'est pas une sorte d'esperanto dont il faut acquérir la maîtrise avant de prendre la route, mais une langue qui, dès leurs premiers jours sur les bancs d'une école, a été enseignée à nos étudiants comme une langue vivante, au point qu'elle est devenue comme une seconde langue maternelle. Je ne suis pas en train de plaider pour un retour au latin; j'essaie simplement d'expliquer pourquoi la mobilité des étudiants allait comme de soi au temps des humanistes et comment ceux-ci avaient réussi à surmonter ce qui constitue aujourd'hui un obstacle encore trop important à cette indispensable mobilité !

Maîtrisant trop imparfaitement les langues modernes, les étudiants d'aujourd'hui bénéficient de bourses pour aller voir si l'herbe est plus verte ailleurs. Les étudiants du XVII<sup>e</sup> siècle avaient rarement cette chance. Un "Erasmus" alors, c'est souvent quelqu'un qui part à l'aventure et à ses frais, qui devra travailler tout en étudiant, exercer des petits métiers, donner des leçons particulières, rendre des services, faire des travaux d'écriture, mendier ou voler même pour subsister... Encore une fois, on ne vous en demande pas tant ! Si les maîtres poussent leurs élèves à voir du pays, on a également l'impression que certains parents eux-mêmes encouragent leurs enfants à partir, à aller tenter leur chance ailleurs, à voler de leurs propres ailes, ce qui est aussi une façon de se débarrasser d'une charge. La mère de Thomas Platter n'avait pas les moyens d'être une mère poule, et c'est aussi pour cette raison, autant sans doute que par amour de l'étude, que son fils s'intégra très tôt à des bandes d'écoliers. Car on prend la route très tôt, à un âge où nulle fiancée ou nul petit ami ne retient encore au pays. Damião de Goes se marie à 37 ans, Vivès à 32 ans... Et si l'on part après s'être établi, l'épouse suit ou, le plus souvent, attend le retour de son éternel étudiant de mari, qui, comme Ulysse, aura fait un beau voyage, mais dans des conditions incomparables avec celles d'aujourd'hui : à pied le plus souvent, à cheval, en

bateau, en charrette, s'il en a les moyens, dans des contrées où les routes, quand elles existent, sont souvent dans un état déplorable, où les forêts à traverser sont sombres à faire peur et grouillent de brigands ou de soldats pillards, où la guerre est partout et la peste jamais très loin et dont les barrières confessionnelles, si elles constituent rarement des obstacles, risquent de vous retomber sur la tête beaucoup plus tard, Damião de Goes en sait quelque chose. Et pourtant, ils tournent, ai-je envie de dire. Et pourtant, ils partent. Qu'attendez-vous pour les imiter ? L'équivalence des programmes est un problème facile à résoudre. Quant à celle des diplômes, ce sera bientôt un faux prétexte. Le temps d'Erasmus, c'est aujourd'hui; quant au temps d'Erasme, il recommence demain !

**Franz BIERLAIRE**

Université de Liège

Pour en savoir plus

- \* Sur la vie et l'oeuvre d'Erasmus, sur son itinéraire intellectuel et spirituel, on lira l'ouvrage magistral de L.-E. HALKIN, Erasmus parmi nous, Paris, Fayard, 1987.
- \* La Correspondance d'Erasmus est disponible intégralement en français: 12 vol., Bruxelles, University Press, 1967-1984.
- \* Pour découvrir l'oeuvre d'Erasmus, on lira ses Oeuvres choisies, présentées et traduites par J. CHOMARAT, Paris, Livre de Poche, 1991.
- \* Sur les élèves-serviteurs d'Erasmus, voir F. BIERLAIRE, La familia d'Erasmus. Contribution à l'histoire de l'humanisme, Paris, Vrin, 1968.
- \* L'Autobiographie de Thomas Platter a été traduite en français par Marie HELMER, Paris, Armand Colin, 1964.
- \* Les textes de B. Latomus sont extraits de ses Deux discours inauguraux, éd. et trad. par L. BAKELANTS, coll. "Latomus", Bruxelles, 1951.
- \* Le texte de Vives sur le "Somnium Scipionis" est tiré de la première lettre de la correspondance Cranevelt récemment acquise par la Fondation Roi Baudouin.- La transcription nous a été aimablement transmise par M. Gilbert Tournoy. La traduction est de M. René Hoven.
- \* Les renseignements biographiques sur les humanistes européens sont tirés de Contemporaries of Erasmus, Toronto, 1985-1987.- Voir aussi M. BATAILLON, Le cosmopolitisme de Damião de Goes, dans Etudes sur le Portugal au temps de l'humanisme, p. 149-196, Coimbra, 1952.
- \* Sur le cosmopolitisme dans nos régions au XVI<sup>e</sup> siècle, voir F. BIERLAIRE, Ubi bene, ibi patria: l'heureux XVI<sup>e</sup> siècle ?, dans Histoire des étrangers et de l'immigration en Belgique, Bruxelles, Ed. Vie ouvrière, 1992.

